

Assyriologie

M. Jean-Marie DURAND, professeur

Le cours a porté cette année sur le problème des *haBirum* et l'étymologie du terme « Hébreu ».

L'an passé avait été commencée une enquête sur l'enracinement des Bédouins et leur relation au sol dans la grande région centrale intermédiaire entre Est et Ouest que les textes de Mari font petit à petit resurgir et dont ils permettent la délimitation entre Tigre et Euphrate, ce qui correspond *grosso modo* à toute la Mésopotamie du Nord.

C'est la période finale de la grande époque amorrite, celle où les pulsions qui avaient envoyé des gens de l'Ouest vers l'Est sont terminées et où les Amorrites se sont installés par tout le Proche-Orient, réorganisant les anciens terroirs du III^e millénaire dont ils ont partiellement, et inégalement, gardé les traditions.

Une période d'installation et d'instabilité

a. L'état d'esprit des individus a changé : plutôt que de « se lever et de partir », il est désormais question de « s'arrêter et d'avoir un chez-soi », enracinement qui se concrétise dans l'acquisition et la gestion de propriétés.

Les grandes villes du III^e millénaire de la zone, désertées, sont réoccupées au moins dans des ceintures de villages, les tells eux-mêmes ne portant plus que les « signes du pouvoir », temples et ce qu'il nous est commode d'appeler « palais ».

C'est le moment de la fondation des grands États : Mari, mais aussi Andarig, Kurda, Ekallâtum qui s'agrègent une poussière de petites entités politiques qui apparaissent alors souvent pour la première fois à l'Histoire.

Il y a, dans cette période, plusieurs tentatives pour constituer ce que nous pourrions appeler des « empires » compte tenu des étendues territoriales constituées ainsi que des idéologies qui les légitiment : deux de ces entreprises sont particulièrement visibles dans notre documentation : celle de Samsî-Addu (1792-

1775) qui selon un axe est-ouest unifie pendant son règne le Nord, de l'Euphrate au Zagros, et celle de Hammu-rabi de Babylone (1792-1750) qui, selon un axe nord-sud, va jusqu'à contrôler un ensemble allant du Golfe persique jusqu'au Sindjar. Les deux unités territoriales ont très peu duré, la première ne survivant pas à son fondateur, la seconde entrant après la disparition du sien dans un processus irréversible de déclin. Mari représente pendant toute cette période un stade intermédiaire, fédérant autour d'elle de petits États et des ensembles nomadiques. Nous en suivons l'histoire sous deux règnes très brefs et discontinus, ceux de Yahdun-Lîm (1810-1794) et de son fils Zimrî-Lîm (1775-1762).

b. Cependant, ceux qui s'arrêtent quelque part semblent avoir été toujours prêts à reprendre la route : l'exemple est particulièrement net au sein de la dynastie de Mari : de même que Yagîd-Lîm est parti depuis la Dêr du Balih pour aller fonder la Dêr des environs de Mari et s'y créer une nouvelle zone de pouvoir, après la défaite de son fils Yahdun-Lîm on constate le départ des Bédouins bensim'alites, leurs contribules, mais aussi des Benjaminites, leurs alliés, vers l'Ouest. Zimrî-Lîm en revient vingt ans après avec une foule de ces Bédouins, reconquiert la zone du Nord et s'étend au Sud ; la victoire finale de Babylone sur le royaume de Mari a dû contraindre à nouveau son groupe, ou au moins une partie, à repartir.

L'histoire de Samsî-Addu est tout à fait analogue : il quitte, dans sa jeunesse, la région d'Akkad et procède à la conquête du Sud-Sindjar (Andarig) puis de la Djéziré orientale (Šubat-Enlil) ; son domaine s'accroît d'une façon considérable par l'annexion de Mari et de toute la boucle de l'Euphrate ; après la catastrophe qui suit sa mort, son fils Išme-Dagan replié à Ekallâtum repart au pays d'Akkad, à Babylone, en revient dans la seconde moitié du règne de Zimrî-Lîm et la 13^e année de ce roi est obligé de se réfugier à nouveau au pays d'Akkad, à Tutub, avec sa tribu.

Le point commun aux destins de ces deux familles royales est qu'elles perdent leurs territoires, vont s'installer ailleurs, y refondent une puissance territoriale neuve, la perdent à nouveau et repartent, la plupart du temps, là d'où elles étaient venues. Le phénomène montre l'instabilité des grandes constructions étatiques ailleurs que dans les grandes métropoles de l'Est mésopotamien ; il est en même temps la preuve tangible de la disponibilité de ces gens à repartir à l'aventure. On doit supposer dans leur vie une alternance entre des périodes de sédentarisation et d'habitation dans des palais sis au sein de grandes capitales et d'autres caractérisées par de longs séjours sous la tente, dans les faubourgs d'une ville d'accueil, ou même dans la steppe. On soupçonne, d'ailleurs, Zimrî-Lîm d'avoir — une fois finies les incertitudes du début de son règne — quitté la grande bâtisse inconfortable — et pour une part fort délabrée — de son palais royal de Mari pour aller loger ailleurs, sans doute dans un village de tentes. Il n'y a que ceux qui jugeraient d'un bâtiment par son plan au sol qui peuvent se faire une grande idée du confort du palais mariote.

La poursuite des dossiers cette année a fait examiner l'instabilité d'autres que les membres de ces familles prestigieuses, tout particulièrement ceux qui sont poussés à partir pour des raisons politiques ; de ce fait a été reprise à nouveaux frais une question fondamentale de notre discipline, celle des *haBirum*.

La connaissance du Proche-Orient trouvée dans la Bible

Une remarque préliminaire : ce sujet nous fait remonter aux origines de l'Assyriologie et examiner les modalités d'émergence de cette discipline.

Nous ne réalisons plus guère, à notre époque, le poids concret qu'ont eu pour le discours scientifique européen les assertions bibliques, compte non tenu de tout ce qui est directions morales, religieuses et politiques.

Un aspect essentiel était qu'outre la Parole de Dieu la Bible nous révélait l'âge du monde, par la somme combinée des années des patriarches, de celles des rois à partir de David et, pour finir, de celles des ancêtres du Christ, ce qui permettait d'aboutir à l'an 0. Le XVIII^e siècle a ainsi multiplié des livres de chronologies qui démarraient au premier jour de la création.

À la fin du XVIII^e siècle, on redécouvre un Orient souvent occulté par les Turcs, ainsi qu'une série de langues perdues, dont le phénicien. Mais il faut bien garder à l'esprit qu'arrivent en Irak du Nord des lecteurs du Livre saint et qu'ils voient le monde selon ses termes. C'est ce qui explique que Niebuhr ait spontanément baptisé « Nimrud » l'antique Kalhu dont il ignorait tout du nom, lui donnant le nom d'un chasseur célèbre devant l'Éternel, une dénomination qui convenait d'ailleurs bien aux chasses royales des monarques assyriens dont Niebuhr n'avait pourtant nulle idée.

Cela a donc été un choc immense que de découvrir dans les tablettes cunéiformes – lesquelles se mettent à parler à partir du milieu du XIX^e siècle — qu'il y a eu une tradition orientale antérieure à la Bible et que cette dernière se révèle avoir intégré des modèles plus anciens (et païens) au lieu d'être l'universelle initiatrice. Cela explique le succès (pas seulement mondain) de la conférence de Smith devant la reine Victoria en décembre 1872 à propos d'un fragment du poème de Gilgamesh, non encore reconnu comme tel, où se trouvait le récit d'un déluge envoyé par Dieu pour punir l'humanité pécheresse.

Deux des livres fondamentaux de l'Assyriologie à ses débuts sont révélateurs de l'idéologie des chercheurs : en 1881, Delitzsch publie *Wo lag das Paradies ?* (Où se trouvait le Paradis ?) et en 1905 *Babel und Bibel*. La recherche a été poussée jusqu'à l'absurde lorsque Jastrow croyait trouver les origines mythiques de Jésus de Nazareth dans la passion du Marduk babylonien.

La tentation de plonger dans la documentation du Proche-Orient à la recherche de nos origines religieuses est une problématique cependant toujours actuelle ; on a vu les efforts d'un (excellent) chercheur comme G. Pettinato lorsque l'Ébla

du III^e millénaire a été redécouverte en Syrie pour y retrouver des traces des traditions bibliques, suscitant par là des enthousiasmes fondamentalistes disproportionnés aux réalités ; mais, à l'heure actuelle, un chercheur de la valeur de S. Parpola recherche encore derrière les mystères d'Ištar d'Arbèles les origines du culte marial et on le voit dédier son ouvrage *Assyrian Prophecies* (1997) à sa mère, « a devout Christian [who] was not disturbed by [a] work on the origins of Christian beliefs ».

Un ancrage chronologique pour le texte biblique ?

C'est en plein milieu de cet affranchissement de la *veritas biblica* et en même temps du réajustement du discours biblique que s'est posé le problème des Habiru qui a donné l'espérance d'ancrer le discours biblique dans l'histoire humaine, à l'inverse de ce qui avait été fait jusqu'alors.

Les circonstances de la découverte ont, faut-il dire, été un piège diabolique pour l'historien : le terme est apparu à partir de 1887, à la lecture des tablettes d'El Amarna retrouvées en Égypte, dans une lettre (EA 290) où le gouverneur d'Urusalim (Jérusalem) parle à son maître le Pharaon d'Égypte des menées hostiles dans les campagnes autour de sa ville de gens qu'il nomme *ha-bi-ru*.

Nonobstant quelques tâtonnements (= « gens d'Hébron », 1888, et = *ḥabêrim* « allié », 1893), le pas fut franchi en 1890 par le grand Zimmern qui mit l'appellatif en rapport avec les *'Ibrîm* de la Bible, c'est-à-dire les « Hébreux ».

Peu de propositions ont suscité dans l'orientalisme un tel retentissement. C'était effectivement la première fois que l'on pouvait prétendre trouver la trace indéniable de l'arrivée des Hébreux au pays de Canaan.

L'élargissement de la documentation

Un autre pas a été accompli entre 1891-1894 lorsque plusieurs exemples textuels ont montré que des Cassites étaient dit « Habîru » mais, surtout, lorsque Winckler crut avoir découvert en 1897 que l'expression idéogrammatique sumérienne SA-GAZ était à lire en akkadien phonétique *habiru*. Dès lors, le mot et sa réalité s'étendaient à la Syrie, à la Phénicie et à la Palestine. En outre, si le sens du terme sémitique était d'interprétation ambiguë, en sumérien l'expression (en mot à mot « qui brise les tendons », ou emprunt au sémitique *šaggâšum*, « massacreur professionnel » ?) avait un sens précis, celui de « brigands » ; se posait, dès lors, le problème de cette qualification ; « Hébreux = brigands », était-ce là une auto-dénomination agressive (comme dans le cas des « Gueux ») ou un sobriquet péjoratif, montrant la première trace d'antisémitisme ?

À partir de 1911, on tendait néanmoins à séparer les termes de *Habiru* et d'Hébreux : c'était dû à l'apport des témoignages égyptiens sur les *'pr.w* et, dernière venue, la documentation d'Ugarit qui renseignait sur les *'pr*. Ces deux

témoignages en provenance d'écritures autres que le cunéiforme qui ne permet pas à lui seul de décider d'une lecture /Hapiru/ ou /Habiru/ semblaient refuser une origine commune aux deux termes, malgré des moyens philologiques de ramener les divergences à l'unité.

Restait surtout le problème de ces Brigands-*habiru*. On en trouvait désormais un peu partout : en Babylonie du Sud, chez les Hittites après les lectures de 1921, à Mari en abondance et, tout à l'Est vers le Zagros, à Nuzi. C'était une entité humaine collective importante depuis l'Anatolie jusqu'en Égypte. On s'en faisait l'idée de nomades errants et belliqueux ou de Bédouins. Une Rencontre assyriologique internationale, la IV^e, et ses Actes leur furent tout entiers consacrés en 1954.

Les diverses explications du terme

Un point a été fait sur les principales tentatives d'élucidation du terme, surtout à partir de son étymologie supposée. Il existe, parmi la très abondante littérature concernant ce sujet, trois ouvrages fondamentaux qui marquent des étapes dans l'élucidation du terme : (1) J. Bottéro, *Le Problème des Habiru*, 1954, en fait les Actes de IV^e Rencontre assyriologique internationale (RAI), (2) M. Greenberg, *The Ḫab/piru*, 1955, où l'incertitude sur l'articulation de la seconde consonne pose le problème ; (3) O. Loretz, *Habiru-Hebräer*, 1984, dont le titre même montre bien les intentions. C'est à ces ouvrages qu'il faut se reporter pour avoir chaque fois un point bibliographique complet. Ci-dessous les explications sont présentées thématiquement, non chronologiquement, car chaque proposition supposait qu'elle prît position pour ou contre une théorie antérieure et le résultat en eût été très compliqué. Incidemment l'étymologie proposée pour HaBiru engageait naturellement celle pour « Hébreu », selon que les deux ethniques étaient ou non mis en relation.

- a) Étymologie d'après un NP : cela renverrait à 'ibrî, nizbé sur le patriarche 'br ; c'est du même tonneau que le rattachement du terme d'Hébreu à E/Ibrium, roi d'Ébla au IV^e millénaire, lequel d'ailleurs n'était pas roi.
- b) Étymologie d'après un nom de lieu : mis à part le fantomatique *gabiru* « désert », proposé par Dossin, 1959, on a pensé aussi à 'ibrî, « celui du pays-Eber », c'est-à-dire, « celui de l'autre rive », « qui vient de l'*Eber nâri* » la « rive opposée » ; dans la LXX, 'ibrî est effectivement traduit par le grec περάτης et B. Landsberger disait que « même l'hébreu le moins cultivé ne pouvait comprendre 'Ibrî autrement que "celui d'au-delà" » ; on a pensé aussi au terme 'pr « poussière » ; l'*'apiru* signifierait « couvert de poussière ». Les 'prm seraient donc « les hommes venant du sable », c'est-à-dire du désert selon R. de Langhe, 1945 ; E. Dhorme, 1954, y voyait « une figure pittoresque » pour représenter le « poussiéreux » qui circulait sur les grands chemins ; la proposition a été reprise par R. Borger ; c'est un argument d'ailleurs pour séparer ce 'apîru du terme désignant l'Hébreu ; une position particulière est tenue par Rowton, 1965, qui dérive le terme de 'pr « territoire » ; ce serait « un homme du territoire ». Non seulement cela ne convient pas au sémantisme, mais *eperu* ne signifie territoire qu'au pluriel, qui n'est pas une base de dérivation.

c) Étymologie d'après un terme descriptif : HaBiru est rattaché au terme babylonien *ubaru* qui signifie « étranger » par Cazelles ; c'est excellent pour le sémantisme, mais déplorable pour la phonétique. D'autres ont pensé à *h/ḥbr* « s'attacher » ; ce seraient des « Confédérés » ; une des propositions de B. Landsberger est d'y voir le Cananéen *ḥabēr* « Bandit », mais le cananéen est une langue inconnue ; d'autres ont proposé *ḥabāru* « fuir » qui est un verbe également inconnu ; le juriste Kestemont, 1974, distingue un *habiru* I qui serait l'« apatride » (<— *ḡbr/ʿbr* « partir sans esprit de retour ») et un *hapiru* II « redoutable, terroriste, hors-la-loi » (<— arabe *ʿfr* « faire peur ») ; A. Goetze, 1954, rattache le terme au babylonien *eperum* (ʿ,PR) « se soucier de qq'un, le nourrir » ; ce seraient des « rationnaires » ; cela ne conviendrait qu'à une partie des exemples, ceux où les *haBiru* sont des travailleurs du palais, mais l'ougaritique montre désormais que c'est *hpr*, non *ʿpr* qui correspond au verbe *epêrum* ; l'étymologie ne correspond donc pas à la bonne laryngale initiale.

P. Haupt, 1918, pensait à une métathèse *ʿBR* de *ʿRB* ; suivi par Albright, 1966 ; Guillaume, 1946/7, pensait en revanche que c'était *ʿRB* qui venait de *ʿBR*. Cela reliait les noms des Hébreux et des Arabes, deux problèmes également difficiles. Dans Gen 10-11, les fils de *ʿEber* (par *Yoqtān*) ont colonisé toute la péninsule arabique ; on peut donc penser à une proche parenté entre Habiru, Hébreux et Arabes : « L'ancien nom *ʿAbiru* a lentement changé en *ʿAribu*, dernièrement vers *ʿArabu*, le nom que les Arabes ont porté depuis. »

d) On a naturellement postulé une étymologie non-sémitique ; le grand Landsberger, depuis 1954, pensait d'ailleurs qu'il s'agissait d'un mot étranger à l'étymologie opaque ; on s'est donc tourné soit vers le sumérien (lien avec *ibira* « marchand », depuis Sayce) soit vers le hurrite, langue agglutinante mal déchiffrée du Nord (lien avec le hurrite *ewri* [ibri] « Seigneur », selon Cazelles, 1958. Propositions d'autant plus infructueuses qu'elles n'expliquaient rien.

L'étymologie d'après la racine sémitique la plus immédiate a en fait amené les savants à se partager entre les racines *ʿBR* « passer ailleurs » et *ʿPR* « poussière », le cunéiforme ne permettant pas de distinguer dans le cas présent entre sourde et sonore.

Une problématique nouvelle

La documentation de Mari, largement plus ancienne que celle qui provient de l'Ouest et beaucoup plus explicite que les petits billets de Babylone ou de Nuzi, doit être maintenant sollicitée pour essayer de comprendre ce que représente le terme de *haBirum*.

Elle rentre désormais dans des dossiers historiques assez bien cernés pour leur situation historique, et leurs données toponymiques et ethno-linguistiques sont aujourd'hui beaucoup plus comprises qu'à l'époque de J. Bottéro. La caractéristique du corpus réuni par ce savant, lequel contient de nombreuses données provenant des textes de Mari, est d'être beaucoup plus lexical qu'historique. Il se limite en effet à de courts extraits, toujours sans contexte, dont beaucoup est à corriger pour la compréhension, voire même pour l'établissement du texte.

Cette documentation est avant tout constituée par des textes épistolaires éminemment narratifs. Cette richesse ne doit naturellement pas illusionner : flux de détails ne veut pas dire toujours afflux d'informations ; il faut tenir compte des phénomènes d'« intox » qui existent déjà, des exagérations, voire même des erreurs ou silences, volontaires ou non. L'information des textes de Mari est d'ordre journalistique, si l'on veut lui trouver des *comparanda* à l'époque actuelle ; cette précision souligne à la fois sa richesse et son danger.

Date d'apparition du terme *haBirum*

Une première remarque : *haBirum* n'est pas du III^e millénaire comme le pensait J. Bottéro : le *ha-Bi-ra-am* qui se trouve sur une tablette de Tell Brak n'est qu'un nom propre à analyser en Habi-Râm « Râm est secret » ; le nom propre est désormais attesté à Mari (cf. A.3562 xii 21, réédité dans *MARI* 8) et sa finale *-am* n'est pas celle d'un accusatif, mais constitutive du nom.

En revanche, *sa-gaz* qui est considéré comme sa graphie « idéogrammatique » apparaît déjà dans des textes sumériens comme dans le texte juridique ITT III/2, n° 5654 :

mu NP-e sa-gaz in-na-aka-šè, ce qui signifie « vu que NP a fait une agression contre lui... ».

Sa-gaz--ak (« agir en *sa-gaz* ») se présente comme un composé qui décrit une action violente à conséquences juridiques, sans références ethnique ni sociale. C'est d'ailleurs ainsi qu'il se présente souvent en sumérien, terme littéraire comme le montre cet extrait des *Instructions de Šuruppak*, l. 35-36 :

dumu-mu sa-gaz nam-mu-ù-ak-e, ní-zu tùn-àm nam-bí-ib-bar-re = « Mon fils, ne commets pas d'assassinat : pour toi c'est une hache ; elle te coupera. » (allusion au talion)

Cela n'empêche pas que l'expression *lú-sa-gaz* (« l'homme *sa-gaz* ») soit utilisée pour désigner tout particulièrement le « bandit de grand chemin » :

Malédiction sur Agadé, l. 167 har-ra-an-na lú-sa-gaz ba-e-tuš = « Sur la grand route se tenaient des brigands. »

Un tel sens n'est pas transportable pour les *haBirum* que l'on voit stipendiés aux frais du Palais pour leurs travaux.

On ajoutera qu'aucun lexique ancien ne documente l'équivalence du terme sumérien *sa-gaz* et du terme sémitique *haBirum*. *Sa-gaz* n'étant pas dissociable, il semble qu'il représente l'emprunt en sumérien du terme *šaggâšum* (formation des « noms de métier ») ou de *šâgišum* (formation de participe, « habituel ») à partir de *šagâšum* « massacrer » ; toutefois, un nom propre comme Hammî-šâgiš « Mon Aïeul était un *šâgiš* » montre que la racine notait une fonction dans la société plus noble que celle que convoie le français « massacrer ».

Documentation mariote

Il existe désormais une importante documentation dans le Nord autour du terme de *haBirum*. Extérieurement, ces gens se présentent bien comme dans la documentation d'El Amarna : des trublions, le plus souvent associés à de mauvais coups. Quelques exemples suffiront, comme celui d'une lettre d'un chef nomade bensim'alite envoyée au roi de Mari, narrant un coup de main nocturne contre un de ses principaux vassaux :

« Les habitants de (la ville de) Talhayûm ont tendu un traquenard à leur seigneur (le roi) Yawi-El et l'ont tué. Pendant la nuit, ils avaient fait entrer dans Talhayûm Samsêrah accompagné de *haBirum* et de gens de (la ville de) Luhaya qui l'accompagnaient. Samsêrah a rassemblé l'argent et les biens du palais et il les a emportés sans attendre. Les *haBirum* et les gens de Luhaya qui étaient entrés à Talhayûm avec lui se sont mis à piller les maisons des particuliers, si bien que les gens de Talhayûm les ont tués, soit 15 hommes. Ils ont vaincu les *haBirum* et les gens de Luhaya. Puis, ils ont installé un autre roi pris parmi eux-mêmes. Le représentant de mon Seigneur est sauf... »

ou bien, celui qui porte sur l'affaire de Yahmumum, la deuxième ville du royaume d'Ilân-sûrâ, bien d'un autre très important vassal de Mari, qui a profité d'un concours de *haBirum* pour reconquérir la ville qu'il avait perdue :

« Au sujet du cas d'Asqur-Addu [un trublion local], les *haBirum* qui ont quitté la ville de Šuruzum se sont mis au service de Hâya-Sûmû (roi d'Ilân-sûrâ). Nuitamment, ils sont partis pour prendre la ville de Yahmumum. À présent donc, la ville est retournée dans le giron de Hâya-Sûmû. Asqur-Addu m'envoie lettre sur lettre, disant : "Une telle affaire n'a pu se faire sans l'aveu de ton Seigneur ou de toi même." Moi, je lui ai répondu : "Vous devez avoir confiance en moi et croire fidèlement en mon Seigneur !" En fait, mon Seigneur peut ignorer ou non cette histoire. »

La dérivation de *haBirum*

L'information essentielle cependant que nous apportent les textes de Mari est que le terme de *haBirum* qui, à l'époque d'El Amarna, est isolé dans la langue entre dans un système lexical qui l'apparente au verbe *haBârum* :

— *hiBrum* désigne la partie du clan qui s'en va à la pâture avec les troupeaux ;

— *haBârum* (toujours à la forme accomplie *ih-Bu-ur* où le BU ne permet pas de décider entre /P/ et /B/) signifie clairement « quitter son chez-soi ». Ainsi plusieurs exemples comme le texte inédit A.1977 dit-il « Cet homme avec sa maison ayant fait ses bagages est parti (*ihBur*) pour Carkémish, chez (le roi) Aplahanda » ;

— la forme D (II) *huBBurum* signifie normalement « chasser », « faire partir ». Ainsi trouve-t-on dans ARM I 60 :

« Si la troupe se montre trop encline à la discussion, fais-lui quitter les lieux (*ša-ba-am ša-a-ti hu-uB-Bi-ir*). »

Dès lors, l'exemple de *YOS X 11 iii* (présages mauvais) est décisif :

« Si (suit la description technique du présage sur le foie)..., lors d'un combat, l'ennemi fera quitter ses positions (*ú-ha-ap-pa-ra-am*) à l'armée ; (var.) une attaque puissante l'atteindra. »

Le présage et sa variante montrent que l'armée du roi sera bousculée par l'attaque ennemie. L'essentiel pour la détermination de la racine est que la forme inaccomplie montre en l'occurrence clairement un verbe *hapârum*, avec une sourde, non une sonore. L'information gagnée auprès des formes ougaritique et égyptienne montre en outre que la racine doit être en définitive posée 'PR.

Le terme pour « Hébreu » n'a donc aucun rapport étymologique avec celui de *hâpirum*, vocalisé comme un participe.

Hâpirum doit en outre avoir, d'une façon ou d'une autre, un rapport avec la racine sur laquelle est construit le terme sémitique pour « poussière ». Effectivement si *hapârum* signifie bien « partir », il ne désigne que le fait de « renoncer à son chez-soi » et n'est pas le terme utilisé pour dire que l'on quitte normalement un endroit ; sans doute faut-il supposer un rituel déprécatif au moment de quitter sa maison ? On connaît ainsi le recours à se verser de la poussière sur la tête à cette époque pour montrer sa tristesse. Faut-il supposer que *hapârum* est un dénominateur sur *eperum* (**haparum*) et signifiait au propre « empoussiérer » pour symboliser le départ ? Par ailleurs, le recours consistant à prendre de la terre comme Ersatz du lieu est très bien connu par les pratiques divinatoires. On peut ainsi concevoir que celui qui partait en exil prélevait un morceau au foyer ou de la poussière de la maison. On connaît ainsi la pratique à l'époque d'absorber dans un liquide de la « balayure » de la maison pour accompagner un serment solennel.

Cet usage ne se retrouve pas dans les autres langues, tout comme la réalité du *hâpirum*. Il faut noter cependant qu'en arabe sont encore attestés une série de termes nettement péjoratifs qui, s'ils n'expriment pas de façon précise la réalité d'exilés politiques sont en consonance avec la crainte que ces gens pouvaient susciter à haute époque. Ainsi 'ifr ('*ifirr*) signifie-t-il « méchant, féroce », 'ufr « filou » et 'ufurratu désigne-t-il « un ramassis de gens de toute espèce ». Sans doute tous ces termes sont-ils à rattacher à 'ifrît, le Démon, que son destin assimile en tout cas tout à fait à quelqu'un qui a quitté son chez-soi pour mécontente avec son roi !

Des exemples de *hâpirum* particuliers

En tout cas, contextuellement, le verbe d'époque amorrite signifie nettement « abandonner son chez-soi » ; un des textes les plus clairs pour décrire la vie d'un tel individu se trouve être *ARM XIV 50 = LAPO 17 662* :

« Un individu du nom d'Âmi-ibâl de Našer, étant arrivé d'Ilân-šûrâ, quelqu'un de la citadelle qui avait été en garnison à Ilân-šûrâ et était venu ici pour accompagner des démobilisés, l'a pris à partie, disant : "C'est un démobilisé (*paṭer*) !" »

Alors, Âmi-ibâl lui a répondu ceci : "J'avais émigré depuis quatre ans au pays de Šubartu (*ana mâṭ Šubartim aḥpur*). Lorsque (le roi d'Andarig) Atamrum est monté depuis Ešnunna, je m'étais réfugié par peur de la guerre à Ilân-šûrâ où j'ai logé chez mes frères. Je n'ai absolument en rien été versé à la troupe régulière (*pihrum*) et, précédemment, jamais je n'ai été un fugitif (*annabit*)..." »

La situation événementielle est claire : un homme de la région de Mari (Našer) était allé s'installer dans la Haute-Djéziré de l'Est (Šubartum) pour des raisons privées. Lorsque les Élamites, la grande puissance iranienne d'alors, se sont emparés d'Ešnunna et, à partir de là, ont entrepris la conquête de la Haute-Djéziré, il y a eu beaucoup de troubles : on est en l'an 10 de Zimrî-Lîm ; Qarnî-Lîm, le roi d'Andarig, a été assassiné et son challenger, Atamrum, est revenu dans les fourgons de l'ennemi. À ce moment-là, l'individu se replie au nord, à Ilân-šûrâ, loin de la zone des conflits, chez ses frères ; ces derniers étaient manifestement la garnison mariote qui protégeait le roi local. Lorsque ses frères ont été renvoyés à Mari, il les a accompagnés. Là, on a essayé de l'englober dans la catégorie des soldats renvoyés chez eux, ce qui limiterait désormais singulièrement sa liberté de mouvements ; il souligne, dès lors, (a) qu'il ne fait pas partie de la troupe (le *pihrum*) ; (b) qu'il n'est pas non plus un fugitif. On ne sait pas pourquoi il était parti si loin, sans doute pour mieux gagner sa vie ; on voit qu'il avait gardé ses attaches avec sa ville d'origine, puisqu'il y revient avec ses frères qu'il est allé retrouver. Ici le verbe *hapârum* signifie simplement « s'expatrier », « aller à l'étranger ».

Presque toujours, le *hâpirum* est quelqu'un qui est parti contre son gré et dans des circonstances dramatiques. Il faut donc aussi le considérer comme un « exilé » et le terme de *hâpirûtum* dans des contextes très nets signifie « exil ». Il peut même désigner le mouvement qui affecte toute la tribu : comme dans M.7706 :

« Le Yaṭtur, tout entier, est sorti pour embrasser l'état de *hâpiru*. »

A.2126 qui raconte l'histoire de la ville Gaššum montre que ces *hâpirum* peuvent représenter la partie de la communauté qui s'expatrie suite à un désaccord civique : les autorités municipales exposent le cas au roi de Mari :

« (Ceux qui sont aujourd'hui) des *hâpirum* géraient cette ville. Et puis, ils se sont levés et ils sont sortis de la ville, ce qui représentait 1 (ou 2 ?) centaine(s) de *hâpirum*. Ils ont (ce faisant) livré la ville au Zalmaqum [l'État voisin]. »

Lorsque le RHM a conquis toute la Haute-Djéziré, des bandes importantes de Bédouins se sont enfuies. C'est vraisemblablement eux qui au nombre de 2 000 *hâpirum* selon ARM II 131 (= LAPO 17 491) sont installés sur la rive de l'Euphrate et narguent les troupes de Samsî-Addu. Des nouvelles sur l'ennemi arrivent, disant :

« Sur cette rive, Yâpah-Addu a fortifié la ville de Zallul (qui se trouve) sur l'Euphrate même et campe à l'intérieur de cette ville avec une troupe de 2 000 émigrés du Pays. »

Les *hâpirum* sont des gens qui n'ont pas de structures bédouines : pas de roi, pas de scheich ; ils ne sont pas regroupés en tribus (*lîmum*) ou en clans (*gâyum*) ; en revanche, ils sont souvent qualifiés par des ethniques qui indiquent leur lieu de provenance.

Ainsi A.2939, lettre du gouverneur de la forteresse du nord, Nahur, dit-elle :

« À l'heure actuelle, un individu nommé Iši-Nabû, homme du Yamutbâl, 30 Yamutba-léens, *hâpirum*, marchent sous ses ordres ; hé bien, cet homme m'a écrit ceci : "viens de nuit ; je te livrerai Ašnakkum." »

Manifestement ces gens avaient fui une des révolutions de Kurdâ, au Sud-Sindjar. Ils s'étaient établis sur le piémont du ʾTûr-ʾAbdîn et se louaient pour des coups de main, en bons apatrides qu'ils étaient devenus.

L'inédit A.498 a l'intérêt de montrer leur rapport avec la notion de *kelṭum* ; on appelle ainsi quelqu'un qui pourrait prétendre à un trône mais en a été évincé par un autre qui s'est fait faire roi plus vite ou l'a évincé. Plusieurs textes donnent en fait simplement les noms de ces chefs de *hâpirum*, tel Asqur-Addu, sans mentionner leur titre de *kelṭum*, sans doute parce qu'il allait de soi.

Les lettres envoyées par les rois vassaux, les généraux et les gouverneurs ainsi que les trublions eux-mêmes, nous permettent aujourd'hui de suivre assez bien le déroulement des (souvent très brèves) vies de ces condottiere avant qu'ils n'obtiennent de retourner sur leur trône ou ne perdent la vie au détour d'un chemin de l'Ida-Maraş. Aussi ai-je demandé à Michaël Guichard (Paris-I), spécialiste de ces difficiles textes, de venir exposer la carrière d'un des plus exemplaires, ce dont je le remercie vivement.

L'exemple de la carrière de Samsêrah

(NOTE par M. Guichard)

Samsêrah et son frère Kurratum, qui lui succéda, étaient chefs d'une bande de *hâpirum* (« émigrés politiques ») dans la région du piémont du ʾTûr-ʾAbdîn (l'actuelle zone frontalière entre le nord de la Syrie et la Turquie) qui portait alors le nom de Yaptur. Ce type de bandes, dont l'existence est symptomatique de l'instabilité des populations de l'époque, étaient alors assez peu nombreuses et numériquement peu importantes (en général des groupes de 50 à 200 personnes), mais nous sommes à une époque où une cinquantaine d'hommes suffisent pour semer la terreur dans toute une région.

Le Yaptur était sous la tutelle des gens de Mari. En l'an 1765 av. notre ère, le roi de Mari eut à faire face à une offensive des Élamites, venus de l'Iran actuel. Ils s'attaquèrent à l'est de la région, soit l'Ida-Maraş, territoire voisin du Yaptur. En Ida-Maraş et dans le Yaptur beaucoup de rois ou de villes choisirent

de se soumettre aux nouveaux maîtres élamites ; des révolutions de palais eurent lieu : les querelles locales n'en furent que plus avivées. Cela laissait la place à des aventuriers comme Samsêrah.

Samsêrah est souvent qualifié de *muškênum*, soit « simple particulier », ce qui signifie qu'il s'agissait d'un homme dépourvu du titre de roi et de tout royaume et de toute autorité légale, ou qu'il était un roturier, une sorte de parvenu.

Les gens d'une bourgade du nord du Yaptur le mirent en tout cas à leur tête pour aller renverser le roi contesté du Yaptur, un affidé de Mari. Une nuit, ils pénétrèrent dans le palais de ce roi et le tuèrent. Or Samsêrah était accompagné de *hâpirum* ce qui montre qu'il en était un lui-même, d'autant qu'il semble avoir eu un rôle politique quelques années auparavant en Ida-Maraş et rien n'indique qu'il ait été originaire du Yaptur.

L'assassinat du roi du Yaptur provoqua une véritable crise régionale et une « guerre de succession ». Les conjurés se disputèrent rapidement, mais Samsêrah parvint à devenir une personnalité incontournable de la région, au point que les Mariotes entrèrent en relation avec lui. Il accomplit diverses opérations comme des rezzous chez ses adversaires ou des sièges de villes. On finit par lui suggérer de reprendre la direction du Yaptur, ce qu'il semble avoir refusé à cause sans doute du trop grand nombre d'ennemis qu'il s'y était faits. Un jour qu'il passait par la montagne, il fut capturé et exécuté par eux.

Alors qu'il avait un fils sur qui il fondait manifestement des espoirs, mais qui devait être très jeune puisqu'il l'avait mis sous la protection d'un rituel spécifique (*kidûtum*), c'est son propre frère qui reprit la direction de la bande. Son premier acte fut de réclamer un droit de vendetta (*niqumum*) contre les assassins de son frère auprès du roi de Mari ce qui peut s'interpréter comme une manière de trouver reconnaissance et légitimation auprès du suzerain de la région. Aux dires des autorités locales, il attira à lui de nombreux *hâpirum* dans une ville qu'il tenait. Comme il cesse vite d'être mentionné par notre documentation cela suggère qu'il a connu un sort semblable à celui de Samsêrah. Sur le trône du Yaptur était d'ailleurs monté quelqu'un qui y resta roi au moins jusqu'à la fin du règne de Zimrî-Lîm.

L'histoire de Samsêrah et de Kurranum constitue le témoignage inédit de ces vies de déracinés. Même s'ils ont échoué dans leurs ambitions de s'appropriier et de contrôler un territoire, ils appartiennent à la catégorie des héros fondateurs d'États dont le Proche-Orient compte de nombreux exemples, dont la figure victorieuse reste pour nous David, le légendaire conquérant de Jérusalem.

L'exemple du roi Idrimi

La consultation de la documentation ultérieure permet de voir peu à peu s'instaurer et évoluer une typologie de ce que l'on pourrait appeler le « héros-

hâpirum ». Nous avons pris comme exemples successivement les rois Idrimi d'Alalah et David de Jérusalem.

L'an passé avait été examiné en détails, lors du séminaire, un texte depuis longtemps remarqué par les orientalistes, la soi-disant « Autobiographie d'Idrimi », retrouvée par les fouilleurs anglais dans une cachette d'un temple détruit à Alalah (région de l'Oronte).

Une traduction nouvelle de ce texte très difficile parce que gravé au burin par un lapicide qui a essayé de translater sur une surface dure la cursive cunéiforme, peut-être parfois malchanceux mais certainement pas aussi ignorant qu'on l'a cru, a permis quelques suggestions nouvelles par rapport à l'énorme masse des remarques déjà existantes. Il n'est pas possible de considérer qu'il s'agit ici d'une fiction. On doit considérer ce texte comme un des exemples « des légendes familiales », récits racontés lors de la célébration du culte familial. Idrimi était en effet le héros fondateur de la dynastie locale d'époque moyenne et il commémore dans son inscription comment, obligé suite à l'attaque vraisemblablement des Hourrites du Mitanni de quitter Alep, lieu de la royauté de ses ancêtres, il est parti avec ses frères rejoindre le clan maternel à Émar ; il s'en échappe bien vite, incapable de se résigner à la médiocrité de vie qu'on lui y offre.

Là commence, brièvement, la description d'une vie errante dont les détails ne sont pas donnés car le récit d'une vie n'est pas alors sous le signe du détail romanesque, mais tend avant tout vers le dénouement, la réussite finale accordée par Dieu : il part vers le grand désert à l'ouest de l'Euphrate, finit par rejoindre une bourgade sur la Côte où des réfugiés de sa nationalité se regroupent autour de lui, l'aident à débarquer au nord du Cassioun, d'où il réussit à prendre Alalah, s'y installer et s'en faire reconnaître roi par ces mêmes Hourrites qui avaient ruiné sa maison. Il fonde alors une dynastie qui dura apparemment jusqu'à la ruine de sa ville plusieurs générations plus tard, moment où des mains pieuses cachèrent les débris de sa statue dans une cachette d'où il ne devait ressortir que bien plus tard. On comprend pourquoi sa représentation a survécu à toutes les transformations du temple où elle se trouvait, pourquoi on s'acharna contre lui lors de la ruine de la ville, pourquoi on essaya alors de la préserver.

L'exemple de David, avant de devenir le roi de Jérusalem

Le roi David a eu une jeunesse bien agitée avant de devenir le parangon des rois. On a réexaminé rapidement les récits du premier livre de Samuel qui exposent ses tribulations suite à la jalousie du vieux roi Saül, sa gloire de guerrier après le duel avec Goliath et sa fuite au désert, puis chez les Philistins.

Si on laisse de côté les problèmes très débattus des localisations et ceux, annexes, de l'historicité des épisodes, force est de constater que le récit biblique se conforme dans ses grandes lignes à ce que nous savons des faits et gestes des chefs amorrites obligés de quitter leur chez-soi après des malheurs guerriers

ou des déboires de politique interne ; la seule différence est que nous avons là un discours continu, comme pour Idrimi, mais beaucoup plus circonstancié, alors que pour l'époque amorrite nous sommes obligés de reconstruire des vies à partir d'une série recomposée de rapports décousus, sans être certains d'être au courant de la totalité des épisodes.

Mais une notice comme I Sam. xxii qui montre David se sauvant dans la grotte d'Adoullam :

« Ses frères et toute la maison de son père l'apprirent et ils descendirent vers lui en cet endroit. Alors se rassemblèrent autour de lui tous les hommes en détresse, tous ceux qui dépendaient d'un créancier et tous ceux qui avaient de l'amertume dans l'âme. Il devint leur chef et il eut ainsi avec lui environ 400 hommes »

est exactement dans l'esprit de ce qui est dit d'Idrimi arrivant à la ville de 'Ammiya.

L'épisode de I Sam. xxvii montre David, traqué, décider de se réfugier chez les Philistins et demander d'être installé sur un coin du territoire :

« David dit à Akish : "Si j'ai vraiment trouvé grâce à tes yeux, qu'on me donne une place dans l'une des villes de la campagne et j'y habiterai..." Et Akish lui donna, en ce jour là, Siqlag. »

Il illustre exactement l'installation chez soi, si possible à la frontière, d'un prétendant au trône d'un territoire voisin évincé, ou pourchassé par un rival, le *keltum*, et les razzias opérées par David trouveraient de bons parallèles dans les documents de Mari (cf. la fiche sur Samsêrah ci-dessus).

La grande différence entre la documentation de Mari et ce que l'on pourrait considérer comme le « roman du jeune David » tient à l'invasion de ce récit par des événements merveilleux, comme celui de la grotte d'Ebgadi, dont le désert de Ziph représente une pure variante, broderies autour du thème du vassal vertueux qui se refuse à saisir les opportunités de mettre hors de nuire son méchant suzerain.

Il est curieux que l'on trouve dans ces récits romancés au moment de la bataille d'Apheq (I Sam. xxix) l'anecdote selon laquelle « les satrapes des Philistins défilaient à l'avant de centaines et de milliers ; David et ses hommes défilaient à l'arrière avec Akish. Les satrapes des Philistins dirent : "Qu'est-ce que c'est que ces Hébreux ?"... » et qui semble qualifier ceux qui pour nous sont des *hâpirum*, d'Hébreux.

La comparaison des trois types de dossiers — amorrites, d'Alalah et textes bibliques — nous fait poser en fait trois sortes de documentation : (a) des faits historiques primaires, (b) un synopsis autobiographique, (c) une œuvre romancée. Il y a là nettement l'évolution d'un récit, depuis le fait historique jusqu'à l'exemple, pour finir en récit purement littéraire. Ce genre d'aboutissement peut être constaté dans beaucoup de passages bibliques, souvenirs flous de faits historiques pour une bonne part remontant à l'époque amorrite, dont l'héritage s'est fait par le biais des récits commémoratifs.

Il est loisible d'en conclure que :

— il y a bien un « type de héros » pour lequel nous sommes désormais capables de remonter jusqu'à l'époque amorrite : cela montre l'historicité et l'antiquité, sinon du personnage lui-même, au moins de la « personnalité » de David, qui ne peut en aucun cas être considérée comme une construction d'époque récente, mais comme l'aboutissement d'un archétype ancien ;

— les héros amorrites n'ont pas laissé dans le souvenir proche-oriental d'autres traces que celles que nous trouvons dans les lettres qui leur sont contemporaines ; à de rares expressions près, toutes les figures de l'époque ont d'ailleurs disparu corps et bien lorsque les régions où ces gens répandaient bruit et fureur ont été ruinées et se sont endormies pour des périodes de temps considérables ; les héros dont on nous parle si en détails sont d'ailleurs des gens qui pour la plupart ont été des perdants et après des hauts indéniables ont connu une fin tragique ;

— les deux autres héros des époques moyenne et récente ont réussi à fonder une dynastie : celle d'Idrimi a été coextensive à l'existence d'Alalakh, celle de David incarne pour nous, pour des raisons qui le dépassent, l'image même du souverain-roi.

La notion de *habbatum* (« *habbâtum* »)

Il s'agit maintenant que *hâpirum* a été débarrassé de ses scories el-amarniennes et doit être considéré comme un individu qui a fui son chez-soi pour des raisons de politique, intérieure ou extérieure, de se tourner vers ce que l'on considère encore très largement comme une autre façon de le dénommer, le sa-gaz = *habbatum*.

a. Les *habbatum* à Mari

Le terme *habbatum*, lui-même, est bien connu à Mari quoique son équivalent sa-gaz y soit toujours ignoré. Une constatation s'impose : tous les exemples font référence à Alep et désignent des troupes qui en arrivent. Ainsi A.1975 un prince benjaminite dit-il :

« Je suis arrivé avec 3 000 soldats, guerriers à moi (*ás-di-ia*), et 1 millier de *habbatum* yamhadéens (1 *lîm šâbim*, *ha-ab-ba-tim yamhadîm*), donc avec 4 000 soldats. »

Les deux autres exemples connus font référence à l'Ouest, comme M.7714 :

« Ibira-Ilum avec une troupe de 8 000 hommes, Cananéens (lú *k[i]-na-ah-nim*), *habbatum* et troupe du pays de Râhişum, occupe Râhisum en face de nous. »

A.3552 fait allusion à la même situation en disant :

« Des *habbatum* et des gens de Cana'an sont dans Râhişum. »

Râhişum est une place forte contre le royaume de Qaţna (Homs) et ses alliés. C'est un moment d'affrontement entre Alep, la capitale du Nord, et Qaţna, la

capitale du Sud ; il faut donc comprendre que Raḥiṣum a reçu des renforts de la Beka'a (troupes de Cana'an) et des troupes envoyées par Alep (les *habbatum*).

b. Les *habbatum* dans les textes postérieurs à Mari

On connaît d'autres références que celles de Mari, grâce aux confidences faites dans plusieurs articles par J. Eidem, surtout dans son « North Syrian Social Structure », publié dans *International Symposium on Syria*, 1996, pp. 77-85. Les sources du Tell Leilan que J. Eidem est chargé de publier montrent l'importance de bandes de mercenaires désignés comme *habbatum* et qui pouvaient compter jusqu'à 10 000 individus.

La situation historique : la Haute-Djéziré après Mari

Les tablettes qui ont été trouvées en 1987 au Tell Leilan sont postérieures à Mari, documentant des éponymes nouveaux et des rois non mentionnés dans les archives mariotes. L'information essentielle est que le royaume du Yamhad a étendu son contrôle jusque sur le Habur et le Sindjar ; en même temps, on remarque que les *habbatum* y forment un thème récurrent.

Les trois rois documentés sont Mutiya, Till-Abnû et Yakûn-Ašar. Le premier date de la fin du règne de Hammu-rabi de Babylone ou du début de celui de son successeur, Samsu-ilûna. Toute l'archive est d'une seule année, sa dernière (ou unique ?) ; son successeur est Till-Abnû au règne qui semble très bref, et à qui succède son frère Yakûn-Ašar, celui-là même qui fut vaincu par Samsu-ilûna en - 1728 et après qui la Haute-Djéziré se tait jusqu'à l'époque moyenne.

La période en question va donc de - 1750 à - 1728. Les tablettes documentent surtout le début et la fin de la période, donc deux périodes de crises ; il est important de noter que les *habbatum* apparaissent dans ces périodes de crises.

Mutiya se trouvait à Šubat-Enlil ; à cette époque, le pays d'Apum comprenait la majorité de la partie est du triangle du Habur. Till-Abnû était localisé à Šurnat, au SE de Šubat-Enlil et Yakûn-Ašar était à Ilân-šûrâ à l'ouest de l'Apum : ces deux rois juniors protégeaient les frontières.

Au début de l'archive, Mutiya était allié avec deux rois du Sud du triangle du Habur alors qu'il était en guerre avec les royaumes d'Andarig et de Razamâ qu'Alep considère comme ses alliés privilégiés.

Au même moment apparaissent des quantités de *habbatum* qui soutiennent les ennemis de Mutiya et font suffisamment de pression sur lui pour le contraindre à faire la paix. Mutiya meurt très vite et fut succédé par Till-Abnû, lui-même très vite remplacé par son frère Yakûn-Ašar.

La documentation sur les *habbatum* se divise en deux parties :

a) La première date de la guerre avec Andarig et Razamâ qui est la fin du règne de Mutiya. Ce dernier avait commencé avec ses alliés à piller le pays, lorsque soudain les *habbatum* apparaissent et renversent la situation. Le nombre de ces bandes armées est de 6 000 puis de 10 000. J. Eidem a crû que ces troupes

qui « traversent une rivière » viennent de l'Est. En fait son texte est mal lu : il faut comprendre qu'elles viennent attaquer la ville de ʿAdûm ; on le lira :

« Or, moi je suis ici, à l'emplacement de ʿAdûm ; de la sorte, jusqu'aux contreforts du Sindjar et, là, jusqu'au pays de Yussân, je ne connais jamais le repos ! Cette (= ma) ville n'est-elle pas une ville à toi ? une place frontière ? le district qui est sur le front de votre pays ? C'est moi qui le tiens ! »

Ces troupes viennent donc de l'Ouest, puisque la ville de ʿAdûm (qu'il n'a pas lue) se trouve sur le Sindjar Nord-Ouest.

b) Le second lot date du bref règne de Till-Abnû ; le roi de Kahat et Yakûn-Ašar lui écrivent à propos des gens qui ont été rachetés aux *habbatum*. Le roi de Šunâ, de son côté, écrit :

« On dit que les *habbatum* sont revenus. Si cela est ainsi, envoie-moi 150 soldats pour m'aider à protéger la ville de Šunâ. »

J. Eidem a compris que les *habbatum* étaient des mercenaires professionnels prêts à offrir leurs services à n'importe quel roi ou État qui avait assez d'argent pour se payer leurs services.

Les *habbatum* en Syrie du Nord

La documentation portant sur les *habbatum* ne pourra être bien analysée que lorsque les textes encore inédits qui les concernent seront enfin publiés.

(a) Pour l'instant, en se fiant aux confidences on comprend que Yakûn-Ašar a remporté une victoire sur ces *habbatum* et qu'il y a eu contact avec eux puisqu'ils lui proposent :

« Il faut que tu nous laisses repartir ou que tu te mettes à notre tête et nous conduise où tu veux. »

Cela ne montre pas qu'ils sont des soldats professionnels mais qu'ils se sentent suffisamment loin de chez eux pour se prêter à tout arrangement qui les sortira d'affaire : enrôlés ou emmenés en expédition militaire qui leur procurera de quoi faire du butin, ou au moins de se ravitailler. Les deux cas de figure sont d'ailleurs documentés par les textes de Mari un peu plus tôt.

(b) Il semble de fait que certains *habbatum* ont été enrôlés aux côtés de Mutiya et de ses alliés. Il y a un écho de cela dans un texte administratif de Tell Leilan qui enregistre une livraison vestimentaire à un *habbatum* qui est dit (selon un texte mal compris par l'éditrice, Cl. Vincente, *Tell Leilan Tablets* n° 106) « avoir laissé tomber l'ennemi pour se ranger du côté du pays » (*ša lú-kúr, ki kalam ú-ša-ad-du-ú*).

On les retrouve enrôlés à Qaṭṭarâ (Tell Rimah, *OBTR* 267, texte post-Mari) où de la bière est distribuée à un « chef de section des *habbatum* » (gal ku₅ ša lú *ha-ab-ba-tim*), parmi divers récipiendaires.

Même confirmation qu'il existait une hiérarchie militaire au sein des *habbatum* du fait que nous possédons encore à Alalah (*Ugarit Forschungen* 1, 1969, 213-215) le sceau-cylindre d'un certain Tahê, homme de Šurunu, fils d'Ili-Addu, général des *habbatum*, serviteur de Muzun-Addu. Or un Muzun-Addu est décrit comme un *habbatum* et un ennemi d'Abbân, roi du Yamhad.

(c) Dans *NABU* 1987-37, j'avais publié un petit texte retrouvé sur un site de Haute-Djéziré, Qala'at al Hâdi, selon lequel :

« 58 mines d'argent, ce qui est calculé valant 3 500 sicles d'argent, est ce qui a été déposé sous scellés dans le coffre..., au sein d'Ewri et des prud'hommes, gens qui appartiennent à la catégorie des *habbatum*. »

Dans sa note de *NABU* 1988/9, J. Eidem cite un Ewri qui rapporte sur des activités de *habbatum* et qui écrit à Till-Abnû. Il est possible que la somme mise sous scellés concerne leur paye. Il s'agirait d'un avatar des *habbatum* errant dans le pays après leur défaite devant Mutiya. Qala'at al Hâdi pourrait indiquer le site de Djéziré orientale où ils s'étaient repliés. Il est en tout cas remarquable que le calcul par équivalence entre « mines + sicles » et « sicles comptés de 1 à l'infini » est typique de ce qui se pratique pour traduire en mesures occidentales les étalons orientaux. Ce calcul-*uppuš* indique que l'opération est destinée à des gens de l'Ouest.

C'est pour toutes ces raisons qu'il est apparu que les *habbatum*, totalement inconnus dans la région de la Haute-Djéziré à l'époque de Mari doivent se comprendre comme ceux qui ont permis l'intervention militaire d'Alep dans la région.

D'ailleurs, il est très important de remarquer que Šubat-Enlil, après avoir repris son nom primitif de Šehnâ et avoir restauré sa dynastie autochtone que Mari avait évincée, s'appuie sur le grand ennemi de Mari, à la fin de son histoire, à savoir Kurdâ, et se retrouve en guerre avec les deux anciens principaux alliés de Mari, Andarig et Razamâ du Yussân.

De cette constatation nous garderons l'idée qu'il est possible que Hammu-rabi d'Alep, beau-frère de l'ancien roi de Mari, s'en soit déclaré le légitime héritier et soit arrivé reprendre en Haute-Djéziré ce qui revenait au roi des Bords-de-l'Euphrate. Babylone semble avoir vite évacué Mari et décider de la détruire pour ce faire ; elle ne s'est sans doute pas beaucoup plus maintenue dans le Sud-Sindjar. On peut envisager désormais qu'elle a été chassée tant du Moyen-Euphrate que du Sindjar par une contre-offensive des troupes d'Alep. Cette dernière avait déjà une solide tête de pont sur la rive gauche de l'Euphrate au droit de Carkémish et, sans doute, au sud du Zalmaqum. Il lui était facile en descendant le Balih, ou en longeant le piémont du Tûr-'Abdîn d'aller déloger Babylone de ses conquêtes encore mal assurées.

Les *habbatum* doivent donc désigner en fait une réalité purement occidentale et militaire, à distinguer soigneusement des *hâpirum*. Il est vraisemblable qu'il

s'agit d'un terme propre à l'Ouest, plus particulièrement au royaume d'Alep à en juger d'après nos sources.

Quel pouvait être son sens ? Le terme est généralement lu *habbâtum*. Il s'agirait donc du schéma de formation des noms de métier. Nos dictionnaires répertorient deux verbes *habâtum*, l'un qui signifie « piller » et qui convient bien à l'équivalence établie par les scribes antiques avec le sumérien *sa-gaz*, l'autre qui signifie « se déplacer » et qui conviendrait mieux aux contextes purement militaires définis ici. Nos textes documenteraient ainsi des « marcheurs », qui seraient l'équivalent de nos « fantassins ».

En fait, la caractéristique de ce terme *habbatum* est de ne pas avoir de pluriel ; sur le sceau d'Alalah, par exemple, le « général des *habbâtum* » comme on le comprend usuellement se dit « gal-mar-tu *ša ha-ab-ba-tim* ». On posera donc bien plutôt l'expression comme un *šâbum habbatum* où l'on trouvera un substantif féminin, expression parallèle dans sa formation avec *šâbum tillatum*. C'est-à-dire qu'il faudrait compter avec une racine HBB, non HBT.

Le conforte la glose du lexique *Malku* = *šarru* qui nous donne (IV 205 sqq.) *na-ra-ru* = *ki-di-in-nu*, *re-e-šu*, *ri-ig-mu*, *ha-mat*, *hab-ba-tum* ; le terme pour « secours » reçoit donc comme équivalents *kidinnu* « protection », *rêšu* « aide », *rigmu* « appel, convocation », *hamât(u)* « aide » et, enfin, *habbatum*. On considérera donc que le sens de *habbatum* est « corps de secours », « corps expéditionnaire » et que ce n'est que secondairement et par jeu de mot graphique qu'il a été noté par des scribes occidentaux au moyen de l'expression qui signifie « piller ». L'équivalence *ha-mat* de *Malku* est intéressante parce que ce terme ne peut qu'avoir un rapport avec l'arabe *hamâ* « protéger, défendre qq'un ou qqch ». Il est encore attesté dans l'akkadien d'Ugarit. Il est vraisemblable que HBB n'en est qu'une variante dialectale propre à l'Ouest. Il semble donc qu'en définitive le difficile passage du texte prophétique *ARM X 8 : 10-11* (= *ARM XXVI 214* = *LAPO 18 1138*) doit bien se lire *e-le-ka a-ha-bu-ub'* signifiant = « J'aiderai militairement à ta venue dans le Haut-Pays. » On connaît déjà l'assimilation de l'aide divine à celle d'envoi de renforts militaires (cf. les *tillatum* de *ARM X 4* = *ARM XXVI 207* = *LAPO 18 1144*).

On voit néanmoins, au résultat de cette longue enquête, à quel point le roman créé aux origines de l'assyriologie d'un *habiru*, « proto-hébreu », signifiant en fait « pillard » se dissipe totalement suite à un nouvel examen des données philologiques au moyen de la documentation issue de la « zone médiane ». On peut toujours espérer remettre les récits bibliques dans le discours historique portant sur le Proche-Orient, mais Mari montre de plus en plus à la fois leur bien fondé en soi tout comme leur caractéristique de n'être que des échos atténués des temps anciens.

SÉMINAIRE

Le séminaire n'a pas eu lieu cette année sous la forme de séances de discussion ; il a été remplacé par un colloque organisé conjointement par Jean-Marie DURAND, professeur, et Jean-Pierre MAHÉ, de l'Institut, président de la Société

asiatique, le Collège de France, la Société asiatique et le CNRS, FRE 2454, au Collège de France (amphithéâtre Guillaume Budé) et à l'Institut de France (salle Hugot) les 2 et 3 juin 2005, sur le thème « Proverbes, textes sapientiaux et littérature orale ». Les Actes doivent en être publiés par Jean-Marie Durand et Jean-Pierre Mahé dans le *Journal Asiatique* de 2006.

Publications

Livre : *Florilegium Marianum VIII, Le Culte des pierres et les monuments commémoratifs en Syrie*, 216 p.

Articles

— En collaboration avec D. Charpin : « Prétendants au trône dans le Proche-Orient amorrite », dans *Assyria and Beyond, Studies Presented to Mogens Trolle Larsen*, Leyden 2004, pp. 99-115.

— En collaboration avec L. Marti :

« Chroniques du Moyen-Euphrate, 2. Relecture de documents d'Ékalte, Émar et Tuttul », *RA XCVII-2003* [2004], pp. 141-180.

« Chroniques du Moyen-Euphrate, 3. Les textes du tell Bi'a », *RA XCVIII-2004* [2005], pp. 121-150.

« Les textes hépatoscopiques d'Émar I », *Journal Asiatique* 292-2004, pp. 1-61.

Notes brèves dans *NABU*

2004/51 « Dagan et la fin de Mari ».

2004/52 « Une maison pour Šiptu à Mari ».

2004/101 « Haman des Bédouins ».

2004/76, avec D. Charpin « Yasîm-Sûmû et les noms d'années de Zimrî-Lîm ».

2004/88, avec L. Marti, « Troubles dans le nord, à propos de *ARM XXVI/2* 518.

Activités de la chaire

a) Invitations au Collège de France

Carlo Zaccagnini, professeur à l'Université de Naples (avril 2005), invitation avec le Pr P. Briant.

Mario Liverani, professeur à la Sapienza, Rome (mai 2005).

M. Lebeau, président de l'European Center for Archeology, Bruxelles (deux conférences en mai 2005).

b) Travaux des collaborateurs directs de la Chaire

— Lionel Marti, voir sa bibliographie conjointe à celle de J.M. Durand, ci-dessus.

« Recherche d'un remède contre le mal-*ekketum* », *Journal des médecines cunéiformes* 5, 2005, pp. 1-3.

« Des héros de la résistance babylonienne aux Assyriens », dans *Archeologia* n° 300, pp. 50-59 : participation aux V^{es} Journées Franco-Syriennes, Damas, « Guerre et tortures dans le monde amorrite ».

— David Sevaliè, docteur près l'Université de Naples, avec une thèse *La Corrispondenza diplomatica nel regno di Zimri-Lim di Mari*, le 13-5-2005 : participation aux V^{es} Journées Franco-Syriennes, Damas, « L'espionnage militaire à l'époque amorrite ».

c) Directeur d'Étude à l'EPHE 2004-2005

Séminaire sur le texte vieux babylonien du poème de Gilgamesh ; invitation du Pr Daniel Fleming (un mois), avec les Pr S. Lafont et D. Charpin

Communications scientifiques

— Aux V^{es} Journées franco-Syriennes à Damas : « Faire la Paix ».

— Au colloque du Collège de France, de la Société asiatique et du CNRS, en collaboration avec D. Charpin, « La sagesse bédouine à l'époque amorrite ».

— À la table ronde à l'IFEA, Istanbul (juin 2005), organisée par C. Moatti et W. Kaiser sur « Le monde de l'errance » : « Les Nomades au début du II^e mill. av. ».

— Conférence au Centre culturel syrien (oct. 2005) : « L'originalité de la culture syrienne ancienne ».

Activités d'organisation diverses

Direction de la FRE 2454, « Proche-Orient, Iran, Caucase », nouvellement créée au CNRS (janv. 2005).

Participation au Comité national du CNRS, Section 32.

Organisation des V^{es} Journées Franco-Syriennes, Damas déc. 2004, avec le Pr Fayssal Abdallah de l'Université de Damas et la Direction générale des Antiquités, sur le thème « La guerre en Syrie à l'époque amorrite ».

Organisation du colloque Collège de France, Société asiatique, CNRS, « Proverbes, Sagesses, littérature orale », avec J.P. Mahé de l'Institut, 27-28 mai 2005.

Organisation du *Dossier d'archéologie* sur *Guerres antiques et impérialismes en Orient*, fév. 2005.

Collaboration avec le Pr Fayssal Abdallah, Université de Damas, pour la publication en langue arabe des documents épistolaires de Mari.